



J'ai choisi d'aller à l'école et d'être chrétien



J e suis né dans une famille nombreuse, de religion traditionnelle, dans un village de petits agriculteurs au Burkina. Mon père, animiste, est le responsable fétiche du quartier. Il est chargé de l'immolation des animaux. Je vivais dans cette croyance où les ancêtres sont des vivants ; on doit leur faire des sacrifices pour demander pardon, rendre grâce, demander leur protection. Les gens de la religion traditionnelle (animistes), les musulmans et les chrétiens vivent en harmonie.

Contre la volonté de mon père, j'ai choisi d'aller à l'école et d'être chrétien.

Après mon certificat d'étude primaire (CEP), je n'ai pas pu poursuivre les études. Je suis resté avec le papa travailler l'agriculture. Pour lui, l'école n'avait pas d'avenir.

Un passage de l'Évangile a fait tilt en moi

Entre le travail et mes engagements auprès de ma petite communauté chrétienne, comme l'alphabétisation, la chorale ou la catéchèse des adultes, je menais une vie bien remplie. C'est au cours de ces années que s'est forgée ma vocation. J'ai d'abord été impressionné par la vie et l'insertion des Pères Blancs. J'ai voulu être missionnaire et porter la Bonne Nouvelle. De plus, un passage de l'Évangile a fait tilt en moi, lorsque Jésus a vu la misère des foules : Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades... proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie

et toute langueur. *À la vue des foules, il en eut pitié, car ces gens étaient las et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de berger. Alors il dit à ses disciples : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson ».* Mt 9, 25-27

Cette parole de Jésus m'a interpellé, mais comment répondre ? Je n'avais pas fait d'études supérieures. J'ai partagé avec mon curé cette préoccupation. Il me fit passer le concours d'entrée au séminaire des aînés, mais jamais je n'ai reçu les résultats.

Dans la culture « mossi' » l'homme vit à travers ses enfants, les arbres qu'il a plantés, les paroles qu'il a prononcées. Comme la tradition le demande à tout papa, mon père me trouva une jeune fille en mariage. Il organisa les cérémonies de la dot car à partir de cette cérémonie les deux familles sont liées.

L'honneur d'un papa c'est de voir son fils marié

Pour me préparer à ce mariage, j'ai immigré en Côte d'Ivoire à la recherche d'un travail. Là, j'ai rencontré une communauté chrétienne. Dans ce milieu, j'ai constaté encore plus la rareté des missionnaires ; c'était la même réalité qu'à l'époque de Jésus. La moisson était abondante, mais les ouvriers peu nombreux. J'éprouvais intensément le même sentiment des foules sans berger de l'Évangile de Mathieu. J'écrivis au curé de ma paroisse d'origine

pour lui dire ce qui m'animait. Il m'a encouragé à poursuivre ma réflexion et à le rencontrer lorsque je reviendrai au pays.

Une sagesse « mossi » dit ceci : « *Où est passé le bracelet pour entrer, il passera aussi là pour ressortir* ». Comme c'est en réunion de famille que le don avait été fait, c'est aussi dans une rencontre de famille que j'ai annoncé mon projet de reprendre le chemin de l'école et que j'ai demandé au papa de donner la fille à qui il veut dans la famille. Ce fut un choc pour la famille. L'honneur d'un papa c'est de voir son fils marié avec la fille qui lui a été dotée ; et les petits enfants feront sa fierté et son prestige. Encore une fois, je vais à l'encontre de la volonté de mon papa et de la culture moaga.*

Mon curé m'oriente vers les Frères de la Sainte Famille. Mais je ne remplis pas les conditions pour y être accueilli. Je suis reparti très déçu avec l'impression que toutes les portes étaient fermées.

La rencontre des Frères Missionnaires des Campagnes

Le curé m'a proposé une formation au Centre de Formation des Catéchistes. Dans ce Centre, mon accompagnateur spirituel m'a remis une chronique des Frères Missionnaires des Campagnes. J'ai trouvé leur façon de vivre très intéressante. Lors d'un passage de Frère Edmond, j'ai cherché à le rencontrer. Il m'a fait comprendre que ni mon âge ni mon niveau scolaire n'étaient un obstacle. Il m'a même dit que parmi les disciples de Jésus, certains étaient des pêcheurs du lac de Tibériade. Il m'a proposé de venir faire un stage à Massedena au Togo.

Nous étions trois jeunes africains à faire ce stage. Quand nous sommes arrivés, il n'y avait que des Frères blancs dans la communauté. J'ai eu une certaine appréhension de devoir passer un mois avec des blancs, de manger à la même

table... À la fin du mois, tout s'était bien déroulé. Je me suis senti chez moi, pas parmi des blancs, mais avec mes frères. Ce qui m'a marqué, c'est la simplicité de vie des Frères, leur insertion dans un milieu où à l'époque il n'y avait aucun chrétien, leur journée rythmée par trois moments de prière communautaire.

J'ai alors poursuivi le cheminement qui s'ouvre avec le parcours traditionnel de la vie religieuse : le postulat et le noviciat à Pama clôturé par la première profession. Ensuite il y eut le temps de la formation et l'engagement définitif.

En 1994 j'ai été envoyé au Bénin avec trois autres Frères pour notre première implantation dans le diocèse de Parakou. Pendant dix ans, j'ai partagé les joies et les peines de cette population dans l'accompagnement des petites communautés chrétiennes et des paysans dans l'agriculture. Ensuite, nommé Prieur Régional, je suis revenu à Pama. Aujourd'hui, je suis à la communauté de La Houssaye-en-Brie comme conseiller général ; je travaille pour une partie de mon temps au jardin et une autre partie à l'accueil avec le personnel de l'hôtellerie. J'ai une insertion au secours catholique de Fontenay-Trésigny où je communie à la précarité de certaines personnes, en particulier les immigrés.

Frère Thomas BOËNA

*Prieuré Saint-Martin
La Houssaye-en-Brie (Seine-et-Marne)*



Frère Thomas avec sa maman lors de l'engagement définitif

1 - Le « moaga » (singulier), les « mossi » (pluriel) : ethnie au Burkina Faso.